

Brancati et l'*homo italicus*

Abbiamo molto in comune con gli americani nella nostra vita di oggi [...] mentre non abbiamo quasi più niente di comune con quello che era la vita italiana dei tempi, per esempio, di Alessandro Manzoni. [...] Il tempo allontana infinitamente più dello spazio.

Elio Vittorini, *Diario in pubblico*¹

Lo spirito di nazionalità, o idea nazionale o di unità nazionale, questa idea mostruosa e volgaruccia, porta in se stessa la propria punizione, e lo stiamo vedendo qua e là per il mondo : non da noi, noi ci accontentiamo di tutto e perfino dell'unità nazionale. Scherzi a parte, l'idea di unità è a ben guardare idea di divisione.

Tommaso Landolfi, *Rien va*²

Vitaliano Brancati fit partie des jeunes Italiens qui crurent profondément dans l'authenticité et la valeur des idées, assimilées à des idéaux, que les théoriciens et les propagandistes du fascisme commencèrent à diffuser dès la fin de la première guerre mondiale. On peut dire qu'il fut un fasciste de la première heure, non pas tant du fait de son inscription, tout à fait méditée, au Parti national fasciste en 1924, alors qu'il n'avait que dix-sept ans, que de son activité d'écrivain soucieux de contribuer au développement d'une Italie fasciste par la production d'œuvres littéraires, notamment théâtrales, fortement

¹ In *Stockholms Tidningen*, 1949. Sous le titre *Tempo e spazio. (Contemporaneità e nazionalità)* in *Diario in pubblico*, Milano, Bompiani, 1957, p.310.

² 23 juin 1958. Milano, Rizzoli, 1963 (éd. 1984, p.53-54).

imprégnées de ces idées considérées comme des valeurs nouvelles et proprement révolutionnaires. A vingt-deux ans, il avait déjà publié, dans ce cadre parénétiq ue d'édification et d'exhortation, un " poème dramatique ", *Fedor*, un " mythe ", *Everest*, qui lui valut d'être invité personnellement et reçu tête à tête par Mussolini et un roman *L'ami du vainqueur*³.

Il faudra, en 1934, la censure, exercée par ses propres camarades, d'un bref roman, *Singulière aventure de voyage*⁴, pour que l'écrivain, déçu et inquiet, dessille progressivement et dans l'amertume les yeux de l'homme et du citoyen. En janvier 1949, Brancati imaginera le dialogue suivant (dans lequel le personnage A est censé parler au nom de l'auteur) :

A : ...Je ne regrette pas mes vingt ans. Je les exècre.

B : Mais qu'est-ce qu'ils vous ont fait de mal, vos vingt ans ?

A : Il y a quinze ans un garçon sans jugeote, un idiot, portait mon nom. Je ne vous dirai pas ce qu'a fait ce type-là de mon nom ! Il l'a traîné dans la boue ! Il l'a écrit sur la couverture de livres abominables, au bas de poésies ennuyeuses et honteuses...⁵

A la différence de certains de ses contemporains, eux aussi revenus de leur enthousiasme juvénile pour le fascisme prétendument révolutionnaire des origines et passés à un autre bord, Brancati ne se rengagera pas. Mais, parallèlement à ses activités de créateur littéraire, il développera, à partir notamment de la deuxième guerre mondiale⁶, une régulière activité de publiciste qui lui servit, entre autres, à analyser ce qu'avait pu être pour lui et pour ses amis l'image de la nation italienne au moment de leur adhésion vibrante au fascisme.

³ Nous nous permettons de proposer une traduction littérale du titre original, *L'amico del vincitore*, bien que le roman de Brancati n'ait jamais été publié dans notre langue.

⁴ Le texte avait été publié par Mondadori et "condamné" par Luigi Chiarini dans une des revues contrôlées par le parti, «Quadrivio».

⁵ *Diario romano*, a cura di Sandro De Feo e G.A. Cibotto, Milano, Bompiani, 1961, p.145. Puis in *Opere 1947-1954*, Milano, Bompiani, 1992, p. 432 [coll. Classici Bompiani] et in *Racconti, teatro, scritti giornalistici*, Milano, Mondadori, 2003, coll. "I Meridiani". Édition française sous le titre *Journal romain* par Alain Sarrabayrouse, Paris, Fayard, 1995. C'est nous qui traduisons.

⁶ Dans un texte de 1984, proposé comme préface à l'édition de poche du *Diario romano*, Sciascia fait partir cette activité de 1937, c'est-à-dire des premières *Lettere al direttore* publiées dans la revue *Omnibus*.

Sept ans après la mort de Brancati, deux proches de l'écrivain, Sandro De Feo et Giovanni Antonio Cibotto publièrent une anthologie des textes liés à cette activité d'observateur et de satiriste⁷. Ce volume peut servir de réservoir, certes non exhaustif mais très pertinent dans ses frontières, pour une première étude de ce qui apparaissait à Brancati, dans la première décennie qui suivit la fin de la deuxième guerre mondiale, comme une sorte de fascisme ordinaire dont les Italiens peinaient à se débarrasser, précisément en raison d'une certaine idée imaginaire qu'on leur avait inculquée du pays "aux beaux rivages". En effet, l'ensemble de ces textes offre comme un panorama des nouvelles convictions démocratiques de l'écrivain et permet de dessiner, au fil des pages, les contours de ce que pourrait être ou aurait pu être l'Italie nouvelle, construite sur les décombres de 1943 et de la Guerre civile. Ce dessin d'une Italie sinon idéale du moins bien plus respectable et vivable que celle que Brancati avait ou croyait avoir sous les yeux semble assez net au bout du compte, mais n'apparaît guère que sous une forme masquée par les regrets et une tristesse désabusée face au manque de discernement et d'audace, réel ou supposé, aussi bien de l'électorat, toutes tendances confondues, que du personnel politique, à quelque orientation qu'il appartienne.

Pour avoir une chance raisonnable de bien entendre le discours de Brancati en la matière il convient d'abord de remarquer l'importance de la distance que l'auteur tenait à mettre entre lui et son objet d'étude, sans doute parce qu'il avait été bien échaudé par l'étroitesse de son adhésion au fascisme historique. L'une des composantes de cette distance soigneusement construite est liée à la sicilianité revendiquée par l'écrivain⁸. Bien qu'installé de façon stable, avec femme et enfant, à Rome, Brancati continue à se percevoir dans les dix dernières années de sa vie comme un pur sicilien, c'est-à-dire comme un étranger de l'intérieur, occupé à élaborer méthodiquement ses *Lettere persanes*

⁷ Voir ici note 5. Nous ne nous attarderons pas, ici, sur les critères de composition de ce volume. Au demeurant, les auteurs ont reconnu clairement et loyalement, pour le lecteur, les limites éditoriales de leur travail.

⁸ Aussi curieux que cela paraisse, le terme italien *sicilianità* apparaît pour la première fois dans le dictionnaire de Bruno Migliorini, *Parole nuove*, Milano, Hoepli, 1963, page 275, avec cette définition : « Il carattere dei Siciliani, dei costumi, delle cose della Sicilia. » Quant à *sicilitudine*, employé par Sciascia en 1969 dans l'article *Sicilia e sicilitudine*, il aurait été forgé par Crescenzo Cane, s'il faut en croire Giuseppe Traina (*Leonardo Sciascia*, Milano, Bruno Mondadori, 1999, p.86).

sur les mœurs politiques et sociales de la péninsule, dans une perspective qui est souvent celle de l'anthropologie culturelle⁹.

Ensuite, il importe de noter qu'à l'instar de son contemporain Parise Brancati n'a jamais porté qu'un regard moral sur la vie politique¹⁰, entendue au sens large, et que cette orientation fondamentale était sinon tout à fait voulue du moins parfaitement consciente. Le lecteur a affaire au représentant d'une tradition littéraire attachée à la peinture, à l'étude et à la critique des mœurs. Ce choix déterminant explique les généralisations, dont l'écrivain avait pourtant appris à se méfier, et le découpage en des catégories qui reviennent tout au long du discours : l'Italie du Risorgimento, l'Italie de Giolitti, l'Italie fasciste, l'Italie de la République, les Italiens, les bourgeois, les continentaux, les jeunes, les politiques – pour ne citer que les plus récurrentes de celles qui nous intéressent en la circonstance. Sur ces entités fixes, qui ne sont accompagnées d'aucune définition a priori, l'écrivain exerce ses capacités descriptives et analytiques en se prenant souvent lui-même comme *exemplum*. Comme il n'oublie à aucun instant qu'il a été fasciste, aussi invraisemblable que cela puisse lui paraître désormais, il part de l'idée qu'il a pu être un mauvais italien, c'est-à-dire un citoyen actif, et même activiste, qui a contribué à mener son malheureux pays à sa ruine. Ce contre-exemple lui permet une étude permanente in vivo, même s'il s'agit, en l'occurrence, d'examiner le comportement des Italiens de la république sur la base du mauvais modèle de l'Italie fasciste¹¹.

Et si décrire la stupidité de la période 1933-1943 signifie pour moi décrire *ma* stupidité ? M'est-il permis de parler mal de moi ou suis-je devenu

⁹ « [...questo diario] cui alquanto gratuitamente è stata apposta la specificazione di “ romano”, mentre più intrinsecamente sarebbe da dire “siciliano” o “di un siciliano a Roma”... ». *Opere 1947-1954*, cit ., p.310-311.

¹⁰ Brancati n'a jamais eu d'activité politique, ni même syndicale ou associative, au sens strict. Son engagement dans le mouvement fasciste était celui d'un individu, ou mieux : d'un sujet, entièrement pris par la fabrique d'une œuvre unique et collaborant sur ces bases à des revues dont la diffusion n'allait guère au-delà des milieux intellectuels.

¹¹ On a compris que fondamentalement, même s'il ne l'écrit pas noir sur blanc, Brancati pense que les esprits n'ont pas vraiment changé (voir , par exemple, la façon discrète mais cinglante qu'il a de relever, en janvier 1947, le début de dialogue entre le Parti communiste et l'*Uomo qualunque*. “ I comunisti e i qualunqueisti hanno aperto sui loro giornali una conversazione cordiale. ” *Opere 1947-1954*, cit.,p .324.

sacré pour la Patrie par le fait que durant cette période je fus chargé de défauts nationaux ? »¹².

Le choix moral de Brancati a fait qu'il s'est servi de son expérience personnelle du fascisme historique pour redéfinir en filigrane et négativement l'image de l'italien englué dans des préjugés qui semblent spécifiques du fascisme mais appartiennent, en profondeur, à l'héritage d'une époque de relatif bien-être au cours de laquelle furent insensiblement abandonnées les seules valeurs susceptibles d'assurer la cohésion d'une nation sur la base d'un sentiment populaire universellement partagé.

Il est logique que, dans ces conditions, l'un des objets d'étude de Brancati soit le discours des Italiens sur leur pays. Ce discours tient en partie à des sentiments immémoriaux sur lesquels l'Italien construit, presque inconsciemment, son image nationale. Pour l'écrivain, il ne fait pas de doute que l'Italien lie la définition ethnique qu'il se donne de lui-même à la fameuse astuce de Polichinelle¹³. Il ne peut supporter que son habileté et sa débrouillardise soient prises en défaut et qu'on doute de leur efficacité. Ici encore intervient le fascisme, présenté simplement comme un discours fait pour encourager artificiellement, dans cette conviction irrationnelle de malice hors du commun, la quasi unanimité des citoyens.

...voilà les moments¹⁴ pendant lesquels l'italien moyen sort de ses gonds parce qu'il se sent frappé par ce qui est à ses yeux la plus grave des offenses : la moquerie ; son orgueil de type malin est profondément blessé ; dans son

¹² « E se descrivere la stupidità del '33-43 significa per me descrivere la *mia* stupidità ? Mi è concesso parlar male di me o sono diventato sacro alla Patria per il fatto che in quel periodo fui carico di difetti nazionali ? »..Janvier 1949. *Opere 1947-1954*, cit.,p.431-432.

¹³ On peut se reporter aux propos extrêmement cruels que Mario Tobino eut, à peu près à la même époque, au sujet de ses compatriotes. « Allora, con la furbizia di Pulcinella si calcolò che il grande alleato, la Germania, avrebbe provveduto lei alla vittoria [...]. Poi a guerra finita, le cose ben calme, ci sarebbe stato il duce, che era un genio, che avrebbe tramescolato ogni cosa e avrebbe fatto apparire anche gli italiani trionfanti eroi.. » *Il clandestino*, Milano, Mondadori, 1962, p.28-29.

¹⁴ Il s'agit du moment où De Gasperi présente, à la tribune de Montecitorio, la démission de son gouvernement, le 13 mai 1947.

désespoir, il préfère être esclave plutôt que “tourné en dérision” ; il maudit la démocratie et regrette le fascisme¹⁵.

Brancati savait pertinemment que l'apparition et l'instauration du fascisme en Italie ne peuvent raisonnablement être expliquées par ce supposé besoin de paraître plus malin que les autres que l'Italien moyen aurait chevillé à l'âme. Mais son intention étant de mettre en relation des éléments relevant du microcosme quotidien avec le macrocosme historique, il lui importait d'établir des causalités, au moins potentielles, entre une matière des plus volatiles, les sentiments enracinés dans une sorte d'humus collectif, et les plus complexes structures économiques, sociales et politiques. Une des conséquences de ce principe de raisonnement, si l'on peut l'appeler ainsi, est que Brancati, a priori hostile envers la psychanalyse, recourt souvent à des processus explicatifs qui ne sont pas éloignés des mécanismes logiques de cette doctrine. C'est le cas, nous semble-t-il, lorsqu'il constate, avec une certaine acidité de ton, que le groupe humain qui éprouve et subit sans se poser de questions ce besoin de paraître malicieux finit par être le dindon de l'histoire. De là, le parti pris de ne pas ménager ses sarcasmes à ses compatriotes pour leur aveuglement et leur lâcheté inconsciente, étant entendu que ces attaques sont dirigées avant tout contre l'auteur lui-même à travers le temps humain et historique. Ainsi, l'écrivain en vient-il à faire remarquer que si les Italiens peuvent, à juste titre, se présenter comme d'excellents connaisseurs de l'homme, ce n'est pas en raison de leurs capacités de réflexion théorique mais, bien plus pauvrement, parce qu'ils ont été très souvent visités et leur territoire durablement occupé par des envahisseurs.

Les Italiens excellent dans la connaissance de l'homme, dont ils ont pu étudier tous les exemplaires et tous les types (les invasions ont répandu des peuples entiers sur la table d'observation de ces scientifiques)...¹⁶.

¹⁵ Mai 1947. *Opere 1947-1954*, cit., p.398. Deux ans plus tard, Brancati fera dire pathétiquement au personnage d'un *commendatore*, ancien fasciste : « L'Italia, come l'avevamo fatta noi, era bella. » *Una donna di casa*, in *Opere 1947-1954*, cit., p.1376.

¹⁶ « Gl'italiani eccellono nella conoscenza dell'uomo, del quale hanno potuto studiare tutti gli esemplari e tipi (le invasioni hanno rovesciato popoli interi sul banco d'osservazione di questi scienziati) [...].Février 1947. *Opere 1947-1954*, cit., p.344.

De même, l'humour féroce permet-il de signaler que le discours à la fois historique et mythique sur les origines latines et romaines de la *gens italica* pèse dans les consciences nationales au point de les enténébrer et de les empêcher d'aller au-delà d'un superficiel dépolissage par rapport à cet attachement désormais infantile.

(En Italie on ne remédie à la rhétorique de la romanité solennelle que par la rhétorique de la romanité simple.)¹⁷.

En Diogène humoriste du XX^e siècle, le chroniqueur politique qui avait sa place dans les galeries de presse de la Chambre des députés se faisait sincèrement l'effet d'être à la recherche très hasardeuse d'un peu de légèreté dans les discours des représentants de la Nation, notamment à l'heure où celle-ci n'avait encore qu'une Constituante¹⁸.

Il faudrait qu'une fumée blanche s'élevât du toit de Montecitorio chaque fois qu'un député choisit l'humour plutôt que la rhétorique.¹⁹.

Ce mode de censure des mœurs italiennes n'est évidemment pas exempt d'une certaine coquetterie irréaliste. C'est depuis les rives d'une intellectualité raffinée que Brancati projette sous les yeux d'un lecteur raisonnablement complice l'ombre portée d'un Italien rêvé : cultivé sans ostentation, honnête, subtil et efficace pour lui-même comme pour la communauté à laquelle il appartient. Mais les incarnations de ce prodige sont difficiles à trouver. Il est un peu plus aisé de rencontrer quelques sujets lucides avec qui partager ses préoccupations, comme lorsqu'on découvre qu'un drame qui a fait plusieurs victimes aurait pu être considérablement atténué dans ses effets par un fonctionnement simplement normal des services publics.

Il semble, dit madame Luzzi, que le Ministère de l'Intérieur ait vendu les bâches des pompiers...En Italie nous vendrions même la tunique du Christ !²⁰.

¹⁷ « (In Italia si rimedia alla retorica della romanità solenne soltanto con la retorica della romanità semplice.) ». Janvier 1947. *Opere 1947-1954*, cit., p.323.

¹⁸ Pour mémoire, de juin 1946 à mai 1948.

¹⁹ « Bisognerebbe che una fumata bianca si alzasse dal tetto di Montecitorio ogni volta che un deputato sceglie l'humour invece della retorica. » Mars 1947 . *Opere 1947-1954*, cit., p.369.

L'Italien de bonne volonté et soucieux de s'amender ou de se réformer pour participer activement à la transformation de son pays peine donc à se débarrasser d'un réflexe identitaire déséquilibré, sans pertinence et inopérant, soit par excès soit par défaut de valorisation. Brancati a cependant une nette préférence, pour la raison que nous avons dite, en faveur de l'autocritique qui lui paraît plus digne et, surtout, collectivement beaucoup plus profitable. Il apprécierait, mais n'ose guère croire cela possible à court terme, que l'Italien nouveau pratiquât allègrement, comme un sport intellectuel, sans lourdeur, l'autodénigrement.

J'admire les peuples qui parlent mal d'eux-mêmes,²¹[...].(Les peuples qui tissent leur propre éloge, qui se vantent, qui s'autocélèbrent, qui ne reconnaissent pas leurs fautes etc. sont ennuyeux et hautement suspects.)²².

L'Italien qui est ici indirectement visé peut se confondre avec celui que les polémistes soucieux de la grandeur morale et politique de leur pays fustigeaient déjà, au tournant du siècle, pour son défaut d'envergure et pour l'étroitesse de ses projets : le citoyen épris de confort et satisfait de son sort comme membre de l' "Italiëtte"²³.

Le portrait de l'Italien possible est donc élaboré à partir d'un relevé méthodique de toutes les formes de conformisme qui obèrent la conscience de l'italien réel. Brancati n'est pas loin de penser que, par une sorte de perversion

²⁰ « Pare, dice la signora Luzzi, che il Ministero degl' Interni abbia venduto i teloni dei pompieri... In Italia venderemmo anche la camicia di Cristo ! ». Mai 1947. *Opere 1947-1954*, cit., p.399.

²¹ Ceci serait à mettre en relation avec la citation de la note 12.

²² « Io ammiro i popoli che parlano male di sé, [...] (I popoli che si elogiano, si vantano, si celebrano, non si riconoscono colpe ecc. sono noiosi e altamente sospetti.) ». Mai 1947. *Opere 1947-1954*, cit., p.403.

²³ L'adaptation française du terme *Italiëtte* a été employée par certains historiens français. « D'autre part, [le nationalisme] est une réaction d'une partie des élites italiennes contre la mièvrerie de la Belle Epoque, contre le caractère superficiel et mesquin de l'Italie bourgeoise, de cette "Italiëtte" où triomphent la musique facile de Puccini et l'art maniéré d'un d'Annunzio [...]. Serge Berstein, Pierre Milza, *L'Italie contemporaine des nationalistes aux européens*, Paris, Armand Colin, 1973, p.163. « Verso questa Italia borghese, verso questa "Italiëtte" molti [...] provavano un senso di fastidio e di insoddisfazione e la trovavano meschina e priva di slanci. » Giuliano Procacci, *Storia degli italiani*, Roma-Bari, Laterza, 1973, vol.II, p.469.

des esprits, l'Italie contemporaine s'est construite sur une recherche frénétique des lieux communs pris pour des ferments révolutionnaires, c'est-à-dire très exactement pour le contraire de ce qu'ils sont. Cette conviction prend parfois la forme d'une vision allégorique.

Notre société est presque toujours conformiste, mais de façon particulière quand elle joue à la révolutionnaire. Depuis trente ans, les révolutions italiennes consistent en un coup de main destiné à mettre sur le trône un tyrannique Lieu Commun²⁴.

Il est vrai qu'à l'intérieur de la communauté nationale, certaines catégories, plus ou moins bien définies, sont particulièrement la cible de l'écrivain. C'est le cas notamment de la bourgeoisie²⁵ attachée maladivement à ce qu'elle croit être sa tradition au point de ne pas souhaiter ou même de redouter un allègement de sa pauvreté.

Les bourgeois italiens, bien plus pauvres que les ouvriers anglosaxons et parfois que les ouvriers italiens, craignent d'être trop radicalement guéris de leur pauvreté, dans laquelle ils trouvent, avec émotion, une chère odeur de famille [...]. La tradition n'est pas pour eux aussi détestable qu'elle peut l'être pour un mineur, qui verrait s'effacer sans aucun regret toutes les traces de son passé²⁶.

²⁴ « La nostra società è quasi sempre conformista, ma in modo particolare quando s'atpeggia a rivoluzionaria. Da trent'anni a questa parte, le rivoluzioni italiane consistono in un colpo di mano per mettere sul trono un tirannico Luogo Comune. » Janvier 1947. *Opere 1947-1954*, cit., p.327.

²⁵ Celle sans doute à laquelle pensait Tullio De Mauro lorsqu'il publia dans «Paese Sera» en janvier 1977 un article controversé, à l'occasion de l'arrêt définitif de la célèbre émission *Carosello*. « Che una borghesia stracciona e analfabeta si sia fatta convincere a bere pessime acque minerali e marche d'olio contraffatto ; che *Carosello* abbia avuto alti prezzi perché ha diffuso i miti del consumismo più idiota, non sono cose che debbono fare dimenticare che in terre senza scuola e senza lingua comune *Carosello* ha aiutato decine di milioni di persone a uscire dai ghetti dell'incomunicabilità forzosa [...] ».

²⁶ Janvier 1947. « I borghesi italiani, assai più poveri degli operai anglosassoni e talvolta degli operai italiani, temono di venir troppo guariti della loro povertà nella quale trovano, con commozione, un caro odore di famiglia [...]. La tradizione non è per loro così inamabile come può esserlo per un minatore, che vedrebbe cancellate, senza alcun rimpianto, tutte le tracce del suo passato. » *Opere 1947-1954*, cit., p.337.

Mais au-delà de ces clivages de classe, ce qui caractérise l'Italien contemporain c'est son inexpérience de la liberté politique et l'effroi intellectuel et moral qui peut le saisir devant cet espace à conquérir, dont il ne connaît pas les contraintes paradoxales. L'image n'est pas nouvelle de ce citoyen immature qui semble attaché à sa servitude plus par peur de l'inconnu et par inertie invétérée que par l'effet d'une lâcheté caractérisée ou d'un choix morbide et aberrant. Pour l'Italien qui sort du noir fasciste et ne veut ni de la dictature blanche de la Démocratie chrétienne ni de la rouge du Parti communiste²⁷, la voie est étroite.²⁸ La paralysie mentale devant l'idée même de liberté est, en effet, indissociablement liée à l'inquiétude face à ce qui pourrait être la vérité. Brancati ne voit plus que des vieillards radoteurs et transis dans un pays dévasté. Rome n'est plus dans Rome, parce que la nation n'est plus guère identifiable que par la torpeur qui accable les consciences dans une espèce de profond sommeil de la raison.

Après ses orgies de "jeunesse"²⁹, l'Italie n'avait plus guère de jeunes hommes : Benedetto Croce, le comte Sforza, Gaetano Salvemini... Activité mentale continue, dépourvue de préjugés, libre, agressive et poétique. Et surtout irritante pour un pays qui veut dormir d'un sommeil séculaire, conformiste et bureaucratique. (Car en Italie on dit de ces hommes que j'ai cités qu'ils sont *antipathiques*)³⁰.

²⁷ Voir le texte de la communication de Brancati présentée, à Paris, le 24 mai 1952 au colloque sur *Diversité et universalité*. Ce texte fut publié la même année sous le titre *Le due dittature* (Roma, Associazione italiana per la libertà della cultura). Repris in *Opere 1947-1957*, cit., puis in *Romanzi e saggi*, Milano, Mondadori, 2003, coll. "I Meridiani".

²⁸ Dans *Una donna di casa* le personnage caricatural du vieux fasciste reconverti sans conviction à la DC (cf. Note 15) prétend que la liberté est un produit étranger. « diventai democristiano perché speravo che questo partito diventasse forte come il nostro. Sono rimasto deluso. [...] sono fascista, sì. [...] e la cosa che più odio al mondo è la libertà...noi, non la volevamo la libertà...ce l'ha portata il nemico, poteva tenersela a casa sua, e solo il nemico poteva farci questo regalo. » *Opere 1947-1954*, cit., p.1378.

²⁹ Brancati joue, très probablement, sur la confusion possible entre l'expression traditionnelle "péché de jeunesse" et le premier mot qui servait de titre à l'hymne fasciste *Giovinanza*.

³⁰ Mars 1953. « Dopo le orge di "giovinanza", all'Italia erano rimasti pochi giovani : Benedetto Croce, il conte Sforza, Gaetano Salvemini... Attività mentale continua, spregiudicata, libera, aggressiva e poetica. E soprattutto fastidiosa per un Paese che vuole dormire il suo secolare sonno conformista e burocratico. (Questi uomini in Italia vengono infatti chiamati *antipatici*.) ». *Opere 1947-1954*, cit., p. 610.

Ceux qui doivent faire l'Italie de demain et ne sont jeunes, en réalité, qu'au regard de l'état civil, ont appris, pour survivre, à ne pas broncher devant les pires horreurs mais sont incapables de supporter une bribe de discours authentique, tant ils ont été déformés par une pratique constante du babil rhétorique. Le moindre mot proche du référent qu'il doit désigner les fait tressaillir d'épouvante.

Les jeunes italiens que la censure a tenus pendant vingt ans dans l'ignorance de semblables nouvelles [la sœur d'un grand violoniste a tiré sur sa mère âgée de soixante-dix ans],[...] ne sont pas habitués à les lire. Le réalisme des mots est pour eux plus insupportable que ceux des faits³¹.

Pratiquement, on pourrait dire qu'aux yeux de Brancati, dans ces années-là, l'Italie n'est plus guère qu'un fantôme, moins même qu'un fantasme. L'italien ne dispose plus que d'un ectoplasme d'image nationale à laquelle il puisse vouloir adhérer. Mais on ne saurait sérieusement et durablement s'identifier à une trame hallucinatoire ou à une forme eidétique. C'est l'exorbitant tribut à payer pour des décennies de renoncement et d'acceptation de simulacres, d'apparences et de faux-semblants³². Ce triste état larvaire de toute une communauté culturelle est sensible également dans le domaine de la création littéraire. Il n'existe plus depuis longtemps en Italie de véritable littérature morale parce que le public fait défaut : l'absence complète d'attente, consécutive au refus panique de la connaissance et de la reconnaissance de soi, a entraîné la disparition totale de l'offre en la matière.

Pourquoi [...] n'existe-t-il pas une comédie de mœurs en Italie ? parce que la comédie de mœurs est un miroir, et le public italien ne veut pas que le rideau se lève sur un miroir dans lequel il puisse s'examiner³³.

³¹ 1947. « I giovani italiani che la censura ha tenuto per vent'anni al buio di notizie simili [la sorella di un grande violinista ha sparato sulla madre settantenne],[...] non sono abituati a leggerle. Il realismo della parola è per essi più insopportabile che non quello dei fatti. » *Opere 1947-1954*, cit., p.590.

³² On peut noter ici que Brancati écrit ces pages satiriques une quinzaine d'années avant la parution en France, en 1967, du brûlot prémonitoire de Guy Debord *La société du spectacle*.

³³ Octobre 1948. « Perché [...] non esiste una commedia del costume in Italia ? Perché la commedia del costume è uno specchio, e il pubblico italiano non vuole che il sipario si alzi su uno specchio in cui possa mirare se stesso. » *Opere 1947-1954*, cit., p.413.

Le rejet pusillanime de tout ce qui pourrait contribuer à une définition des caractéristiques essentielles du pays dans son substrat anthropologique est tel que c'est le principe même de la catharsis qui s'en trouve atteint. Il n'existe plus d'espace pour un début de tentative de purgation des passions de la collectivité.

La société italienne est la plus sourcilieuse sur son propre compte parmi les sociétés européennes. Elle impose obscurément à ses artistes de ne pas parler d'elle. [...] elle préfère s'ennuyer plutôt que de se sentir touchée dans ses vices et dans ses défauts ; [...] Elle hait l'examen de conscience même sous la forme agréable d'un spectacle théâtral. Elle ne veut rien savoir d'un regard porté sur elle-même [...]³⁴.

Cet aveuglement prolongé de la société italienne n'a pas pour seule conséquence un appauvrissement jusqu'à l'évanouissement de l'identité nationale. La maladie des consciences individuelles a des effets qui vont bien au-delà de la sphère politique. C'est tout le corps social qui est dégradé dans sa substance par la déliquescence des éléments cardinaux d'une éthique de base. Du machiavélisme originel il ne reste que la misérable propension à la défense systématique de l'intérêt matériel des individus et des chapelles. La seule doctrine de l'Italien du moment est l'opportunisme.

On sait ce qu'il en est de la politique en Italie : on demeure honnête juste le temps qu'il faut pour accuser ses adversaires et prendre leur place³⁵.

L'extrême faiblesse de la conscience d'appartenir à une entité spécifique par rapport à laquelle on a des droits et des devoirs a entraîné un relâchement considérable du lien éthique avec cette figure symbolique qu'est la nation³⁶.

³⁴ Février 1950. « La società italiana è la più delicata sul conto suo e la più ombrosa fra le società europee. Essa impone oscuramente ai suoi artisti di non parlare di lei.[...] essa preferisce annoiarsi piuttosto che sentirsi colpita nei vizi e nei difetti ; [...] Essa odia l'esame di coscienza perfino nella forma piacevole di uno spettacolo teatrale. Non vuole saperne di guardare in se stessa [...]» *Opere 1947-1954*, cit., p.495.

³⁵ Juin 1947. « Si sa come vanno le faccende politiche in Italia : ci si conserva onesti il tempo necessario che basta per accusare gli avversari e prendergli il posto. » *Opere 1947-1954*, cit., p.408.

³⁶ On sait ce que pensent certains de la responsabilité de l'Etat, donc des pouvoirs publics, si souvent défailants, dans cet étiolement de l'image nationale. « Gli italiani non hanno né babbo né mamma ; sanno che possono contare solo sulle proprie forze ; che è inutile aspettarsi

Seules la mauvaise foi et l'hypocrisie permettent que les grands principes d'attachement à l'identité nationale aient encore une apparence de réalité dans des manifestations affectées et rituelles sans la moindre authenticité.

L'actuel après-guerre est véritablement bigot, mais il y a tant de bigoteries en plus de la catholique³⁷.

On voit que la religiosité dans son expression la plus vaine a remplacé ce qui pouvait ressembler, à l'origine, à une religion austère. Les Italiens ne savent plus faire le départ entre, d'un côté, les éléments de valeur et les symboles qui permettent d'assurer la stabilité et la continuité de l'idée de nation et, d'un autre côté, les accidents politiques qui jalonnent l'histoire d'un pays. Confondant les notions de pays, de nation, d'Etat avec les réalités contingentes que sont les formes de gouvernement, il finissent par pratiquer, plus ou moins consciemment, un amalgame qui les privent des repères grâce auxquels altérité et identité sont impossibles à confondre. Ils ne savent plus distinguer, au sein du grand mouvement qui les emporte inévitablement dans la fuite du temps, ce qui doit, de façon légitime, les laisser individuellement dans l'Autre, de ce qui devrait les faire accéder au Même, collectivement. Mais quand tout se vaut, plus rien n'a de valeur, sauf pour ceux qui s'abandonnent au démon de l'analogie afin de pêcher en eau trouble.

Le pouvoir dont [l'idiot] est fier est celui de trouver semblables les choses les plus différentes. [...] Combien de gens s'exercent aujourd'hui en Italie au

qualcosa da un'autorità che non c'è o da istituzioni che non funzionano.[...] Speriamo che abbia ragione la sociobiologia, cioè che la coscienza dell'interesse comune sia tramandata dal patrimonio genetico come condizione per la salvezza di ciascuno. » Italo Calvino, *Ma abbiamo anche qualche virtù*, in «L'Espresso», 21 dicembre 1980, p.92. Repris sous le titre *La questione morale* in *Saggi 1945-1985*, a cura di Mario Barenghi, Milano, Mondadori, 1995, tomo secondo, p.2358-2359. Voir également, du même auteur, le terrible apologue *La coscienza a posto* qui commence par cette phrase : « C'era un paese che si reggeva sull'illecito. » et se termine sur l'expression du vague espoir que les tenants de l'honnêteté puissent survivre encore quelque temps. « [...] così la controsocietà degli onesti forse sarebbe riuscita a persistere ancora per secoli [...] e a questo modo magari avrebbe finito per significare qualcosa d'essenziale per tutti, per essere immagine di qualcosa che le parole non sanno più dire, di qualcosa che non è stato ancora detto e ancora non sappiamo cos'è. » Publié dans «la Repubblica» du 15 mars 1980 sous le titre *Apologo sull'onestà nel paese dei corrotti*. Repris in *Romanzi e racconti*, Milano, Mondadori, 1994, volume terzo, p.290-293.

³⁷ « Il dopoguerra attuale è veramente bigotto, ma ci sono tante specie di bigotteria oltre quella cattolica. » Juin 1947. *Opere 1947-1954*, cit., p.410.

jeu qui consiste à trouver semblables la Chambre des députés et la Chambre des faisceaux et des corporations, les procès publics et ceux du tribunal spécial, la liberté de la presse de 1948 et celle de 1937 ?³⁸.

La confusion dans les esprits se voit aussi dans le fait que, pour Brancati, les crises ministérielles, qui peuvent être l'un des signes de bonne santé d'un système démocratique moderne parce qu'elles manifestent l'existence d'un dialogue réel fondé sur des divergences librement exprimées, sont en réalité de tristes occasions pour constater l'indifférence du citoyen italien, incapable de discerner jusqu'à quel seuil de fréquence un phénomène social demeure non seulement acceptable mais même positif. Ainsi, d'un certain côté, l'écrivain trouve-t-il heureux que l'esprit de masse puisse laisser la place à ce qu'il appelle, par antithèse, l'esprit de minorité.

(Signe que l'esprit de masse abandonne l'Italie. L'esprit de masse n'aime pas les crises de gouvernement parce qu'il n'aime pas les discussions. C'est l'esprit de minorité qui préside à la critique, à l'art, à la bonne politique et aux réaménagements ministériels.)³⁹

Mais, par ailleurs, l'indigence de la participation à la vie politique, en dehors des réflexes partisans devenus très brutaux⁴⁰, fait que les crises ministérielles qui commencent⁴¹ paraissent ne susciter chez les Italiens qu'un

³⁸ Janvier 1949. « Il potere, di cui [lo sciocco] è orgoglioso, è quello di trovare simili le cose più diverse.[...] Quante persone si esercitano oggi in Italia nel giuoco di trovare simili la Camera dei deputati e la Camera dei fasci e delle corporazioni, i processi pubblici e quelli del tribunale speciale, la libertà di stampa del 1948 e quella del 1937 ? ». *Opere 1947-1954*, cit., p.430.

³⁹ Janvier 1947. « (Segno che lo spirito di massa abbandona l'Italia. Lo spirito di massa non ama le crisi di governo perché non ama le discussioni. È lo spirito di minoranza quello che presiede alla critica, all'arte, alla buona politica e ai rimpasti ministeriali.) ». *Opere 1947-1954*, cit., p.338. Il semble plus que probable que Brancati ait mis une large dose d'ambiguïté dans cet énoncé afin que son sens soit affiné par une ironie subtile.

⁴⁰ Brancati écrit au cœur du développement de la guerre froide (pour mémoire, l'expression *iron curtain* est employée pour la première fois par Winston Churchill le 5 mars 1946). Voir cependant le très malicieux apologue de Calvino, *La gran bonaccia delle Antille*, qui date de 1957 et tend à faire la part, dans l'affrontement DC vs PC, de la réelle volonté d'en découdre et des effets de manche, sur fond d'immobilisme partagé.

⁴¹ Le troisième gouvernement De Gasperi, par exemple, entre en fonction le 2 février 1947 et prend fin trois mois plus tard, le 13 mai .

intérêt très limité qui ne va pas au-delà de l'attention qu'on porte à un spectacle trop souvent vu.

Les Italiens s'habituent insensiblement aux crises ministérielles sans croire que, sous l'effet de ces crises, les champs pourrissent et les navires chargés de blé à destination de l'Italie se brisent en deux au milieu de l'océan⁴².

Une dizaine d'années plus tôt, en 1937, Brancati, à l'occasion de cérémonies organisées pour le centenaire de la mort de Leopardi, avait exprimé de fortes réserves sur la spontanéité et la sincérité de l'amour des Italiens pour leur pays : il croyait pouvoir y déceler de fortes traces de cupidité.

Après l'époque de Leopardi, on commença à aimer l'Italie comme une vieille tante dont on doit hériter. On espérait beaucoup en tirer, de cet amour, le plus possible.[...] Il entraînait beaucoup d'avarice et de stupidité dans cet amour [...]⁴³.

À l'origine de la plupart de ces considérations on trouve, comme on l'a vu, une réflexion prolongée sur l'idée de nation en général et donc sur la question du nationalisme italien. Il s'agit de savoir à quoi peut encore ressembler l'*eidōs* Italie depuis ses millénaires origines mythiques. Or, pour l'écrivain, il ne fait pas de doute que l'Italie n'est plus guère qu'un simulacre qui offre des occasions de festivités massives ou, plus précisément, de rassemblements, de parades et de défilés pour lesquels, selon le mot d'Albert Einstein, l'homme n'a

⁴² Janvier 1947. « Gli Italiani si vanno abituando ad assistere alle crisi di governo senza credere che, per effetto di queste crisi, i campi marciscono e le navi cariche di frumento destinato all'Italia si spacchino in due nel mezzo dell'oceano. » *Opere 1947-1954*, cit., p.338. Le 20 janvier 1947, De Gasperi avait présenté la démission de son deuxième gouvernement. C'était le troisième gouvernement depuis juin 1945, après celui de Ferruccio Parri et le premier De Gasperi. On peut estimer qu'en parlant de début d'habitude Brancati exagère un peu ou bien qu'il a assez de perspicacité pour anticiper avec pertinence sur les événements politiques. Sur le fatalisme, réel ou supposé, des Italiens et leur incrédulité face à une autre situation, a priori plus positive, on peut se référer, ici encore, à une affirmation de Giuliano Procacci. « [...] si direbbe che quegli stessi italiani che hanno beneficiato del miracolo economico non credano alla loro prosperità, ma che si limitino a godersela nel modo più rumoroso e più spensierato possibile finché dura. » *Op.cit.*, p.552.

⁴³ « Dopo i tempi in cui visse Leopardi, si cominciò ad amare l'Italia come una vecchia zia che deve lasciarsi l'eredità. Si sperava di ricavarne molto, il più possibile da quest'amore. [...] Molta avarizia e stupidità sono entrate in questo amore [...]. » Passage repris par Brancati dans un texte d'avril 1949. *Opere 1947-1954*, cit., p.450.

pas besoin de tous les attributs d'un cerveau mais seulement d'une moëlle épinière. La vie politique italienne s'en trouve réduite aux pathétiques dimensions d'un mauvais mélodrame ou d'une comédie des plus médiocres.

L'Italien qui se décide à participer à une vie de masse commence par se mettre dans l'état d'esprit d'un figurant au théâtre. Le jour de la manifestation, la vie se présente pour lui sous la forme agréable et légère d'un spectacle⁴⁴, et il ne demande qu'à revêtir un uniforme parce que les comédies qu'il aime sont des comédies en costumes. La place devient une scène [...] On peut chanter "guerre ! guerre !" même si l'adversaire est tout le continent américain ou l'asiatique, mais toujours avec le bonheur qu'éprouve celui qui lance ce cri au troisième acte de la *Norma*⁴⁵.

Il n'est pas étonnant que, dans les limites de cette vision de la relation des Italiens à leur pays, Brancati ait été attiré par les déclarations de redoutables polémistes et pamphlétaires, comme le fut par exemple l'ancien fasciste turbulent Leo Longanesi. L'une des leçons que l'écrivain sicilien retient des aphorismes regroupés dans *Parliamo dell'elefante*⁴⁶ est que le nationalisme invétéré est lié à la pauvreté d'une nation, quelle que soit la définition que l'on donne du phénomène de la pauvreté.

Le nationalisme est vraiment la seule consolation des peuples pauvres. En Italie nous serons toujours nationalistes, quoi qu'il arrive [...]⁴⁷.

⁴⁴ Cf note 32.

⁴⁵ Novembre 1948. « L'Italiano che si risolve di partecipare a una vita di massa si mette già nello stato d'animo della comparsa teatrale. La vita, per quel giorno di adunata, gli si presenta sotto la forma piacevole e leggera dello spettacolo, ed egli chiede di indossare una divisa perché le commedie che ama di più sono quelle in costume. La piazza diventa un palcoscenico [...] Si può cantare "guerra ! guerra !" anche se l'avversario è il continente americano o l'asiatico, ma sempre con la felicità di chi canta questa parola nel terzo atto della *Norma*. » On trouve des remarques analogues dans l'ouvrage déjà cité de Mario Tobino. « Le "oceaniche" adunate, le pacifiche e fiere parate militari, le divise di ogni forma e colore, la inebriante voce di Mussolini, i balilla, i moschettieri del Duce, erano stati una bella commedia, proprio congeniale alla generalità degli italiani. » M.TOBINO, *op.cit.*, p.28.

⁴⁶ Milano, Longanesi, 1947.

⁴⁷ Cité en juin 1947. *Opere 1947-1954*, cit., p.407. Brancati se divertit à faire parler les Italiens qui, dit-il, trouveront cette note "scandaleuse" (« annotazione scandalosa »). Au sujet de zones de pauvreté persistante, malgré le fameux "miracle économique" de la fin des années 50, on peut rappeler les remarques de G.Procacci sur la notion d'"incongruenza" avancée par Antonio Labriola. « La vecchia incongruenza italiana, di cui parlava il Labriola, non è affatto

Trois ans plus tard, Brancati, revenant sur l'esprit nationaliste en Italie, ne fut pas loin de renchérir sur son aîné⁴⁸ par une facétieuse provocation qui le fit proposer d'inventer une prière nationale destinée à protéger l'Italie contre certains de ses adorateurs.

Nous n'avons pas de prière nationale. Si nous en avons une, elle devrait s'achever sur ce verset : « Dieu sauve l'Italie de ceux qui l'aiment de façon particulière ». La loi, qui soumet au contrôle sanitaire les métiers de l'amour, ne s'étend-elle pas au nationalisme ?⁴⁹.

La querelle sur le nationalisme, considéré comme le ventre fécond d'où est sorti le fascisme, est fondamentale, parce que cette doctrine grossière a pris la suite des idéaux du Risorgimento qui avaient, aux yeux de Brancati, le mérite essentiel d'être fondés eux-mêmes sur des valeurs morales indiscutables. L'affaiblissement jusqu'à l'exténuation de ses valeurs, ou plus exactement du respect effectif de celles-ci, a laissé la place à un pragmatisme et à un arrivisme généralisés qui expliquent que, même si les règles démocratiques ont été restaurées dans le pays, une sorte d'esprit fascisant continue de régner sous des formes rampantes et divers travestissements honteux.⁵⁰

scomparsa, ma si è soltanto riprodotta a un livello più alto. L'Italia rimane il paese [...] dove i ricchi sono veramente ricchi e i poveri veramente poveri, dove i bambini sono idolatrati e la vecchiaia difficile e amara, dove l'avanguardismo intellettuale convive con il clericalismo, l'alienazione con la superstizione. » *Storia degli italiani*, vol. II, cit., p.552.

⁴⁸ Longanesi, qui publia Brancati dans ses revues, n'avait guère que deux ans de plus que l'écrivain sicilien.

⁴⁹ Juin 1950. « Non abbiamo una preghiera nazionale. Se l'avessimo, dovrebbe terminare con questo versetto : "Dio salvi l'Italia da coloro che l'amano in modo particolare". La legge, che sottopone al controllo sanitario le professioni d'amore, non si estende al nazionalismo ? ». *Opere 1947-1954*, cit., p.515.

⁵⁰ Au sujet de la résurgence ou de la persistance de l'esprit fasciste, voir ce qu'écrivait Primo Levi, sur cette période, en 1976. « Non molti anni dopo [il 1946], l'Europa e l'Italia si sono accorti che questa era una ingenua illusione : il fascismo era ben lontano dall'essere morto, era soltanto nascosto, incistato ; stava facendo la sua muta, per ricomparire poi in una veste nuova, un po' meno riconoscibile, un po' più rispettabile, più adatta al nuovo mondo che era uscito dalla catastrofe della seconda guerra mondiale che il fascismo stesso aveva provocata. » *Opere*, Torino, Einaudi, 1987, " Biblioteca dell'orsa ", volume primo, p.187.

La petite Italie⁵¹ du Risorgimento fut une vraie nation, parce qu'elle naquit comme fait moral, et ses actions politiques furent vraies. L'Italie nationaliste n'a été qu'une escroquerie et ses actions politiques furent de mauvais rêves qui nous ont fait tomber du lit et nous rompre la tête.⁵²

L'une des manifestations de cette disparition de la rigueur morale dans les consciences peut se voir dans la démission d'une partie de la classe moyenne, celle qui est constituée par les enfants de la bourgeoisie qui ont fait des études et qui, fuyant les professions libérales créatrices d'emplois, ne veulent plus entendre parler que de postes d'encadrement.

Il est indubitable que la classe moyenne italienne est coupable d'avoir renoncé à l'œuvre de médiation entre employeurs et travailleurs : et aujourd'hui encore elle n'a pas confiance dans cette œuvre et, parfois, pas même de la sympathie. Les fils des bourgeois n'aiment plus les professions libérales [...]. Ils sont fatigués. Au lieu de travailler, ils préfèrent "organiser" ceux qui travaillent ou bien "commander" des soldats⁵³.

Ainsi que nous l'avons dit, le tableau de l'Italie sociale et politique de ces années-là dressé par Brancati est incontestablement dominé par une certaine amertume. Les raisons d'espérer une transformation et surtout une amélioration de l'esprit civique⁵⁴ dans un sens démocratique paraissent rares, pour ne pas

⁵¹ N'a aucun rapport avec "l'Italiette" mentionnée note 23. "Petite", ici, renvoie aux dimensions territoriales et à la jeunesse historique : le qualificatif a sans doute aussi une valeur hypocoristique.

⁵² Février 1950. « La piccola Italia del Risorgimento fu una vera nazione, perché nacque come fatto morale e le sue azioni politiche furono vere. L'Italia nazionalistica non è stato che un imbroglio e le sue azioni politiche cattivi sogni che ci han fatto cascare dal letto e rompere la testa. » *Opere 1947-1954*, cit., p.495.

⁵³ Mars 1947. « È indubitabile che il ceto medio italiano è colpevole di aver rinunciato all'opera di mediazione fra datori di lavoro e lavoratori : e ancor oggi non ha fiducia in quest'opera e, talvolta, nemmeno simpatia. I figli dei borghesi non amano più le professioni liberali [...]. Sono stanchi . Invece di lavorare, preferiscono "organizzare" coloro che lavorano o "comandare" soldati. » *Opere 1947-1954*, cit., p.363.

⁵⁴ Dans un de ses articles (déjà cité, cf. note 33), Calvino a employé le terme *civilismo* (qui est, à notre connaissance, un néologisme, du moins dans l'acception que lui donne l'écrivain). « La realtà però è inutile nascondersela : non ci sono possibilità che le cose possano cambiare se non in peggio ; è inutile aspettarsi riforme che non vengono e che quando vengono sono improvvisate, imprevedenti o inapplicabili. Questo potrà essere inteso da molti come un invito

dire quasi inexistantes. L'indifférence, voire le mépris, envers le personnel politique et les institutions est patent. L'antiparlementarisme, notamment, est très largement répandu⁵⁵. Finalement, la seule raison de ne pas perdre toute confiance dans un avenir moins décourageant se trouve, paradoxalement, dans la négativité même qui paralyse, selon Brancati, la société italienne, sinon dans son ensemble du moins pour une très large part. C'est dans l'excès de l'ironie, subtilement sarcastique, que l'écrivain laisse percer cette forme humoristique de l'optimisme qui consiste à croire que les choses pourraient aller encore plus mal. L'Italie, souligne-t-il, est remarquablement en phase avec son temps et avec le monde qui ont développé un goût immodéré pour les problèmes et, de manière générale, pour tout ce qui, habituellement et universellement, est frappé de négation, comme la violence et la misère. Elle est comme le paradigme d'un siècle dominé par la noirceur. Comme elle ne saurait guère être elle-même plus sombre qu'elle l'a été pendant deux interminables décennies, on peut raisonnablement supposer qu'elle verra son horizon politique s'éclaircir.

L'Italie, malgré ses nombreux malheurs et ses pertes, continue à dominer les problèmes qui obsèdent le monde⁵⁶.

Brancati n'a pas prévu les "années de plomb" : sa mélancolie désabusée lui laissait encore assez de fraîcheur humaniste et de volonté rationnelle pour croire que les étudiants qui allaient travailler, avec des bourses d'étude, dans la bibliothèque personnelle de Benedetto Croce finiraient par redonner un peu de sérénité et de vivacité digne à une Italie qu'il trouvait pesante et fatiguée. Mais il nous semble que la "sérénité supérieure"⁵⁷ qu'il attendait et appelait de ses vœux met du temps pour s'imposer.

Denis FERRARIS

a badare ai fatti propri ma può essere inteso pure come richiamo a un civilismo interiorizzato, forte solo della sua logica interna. » *La questione morale*, cit., p.2358.

⁵⁵ « Non so se nell'Ottocento gli Italiani abbiano rispettato i loro Parlamenti : da parecchi anni, in ogni modo, sia i poveri che i ricchi ne parlano con un sorriso. » Décembre 1948. *Opere 1947-1954*, cit., p.424.

⁵⁶ Juillet 1949. « L'Italia, malgrado le sue numerose sventure e perdite, ha conservato il dominio sui problemi che assillano il mondo :... ». *Opere 1947-1954*, cit., p.461.

⁵⁷ « Chi, in un secolo come l'attuale, riesce a fare del proprio animo la sede di una "serenità superiore" merita la gratitudine di tutti, come chi tenga vivo un po' di fuoco in un paese privo di fiammiferi e di pietre focaie. » *Opere 1947-1954*, cit., p.461-462.